

FEUILLETON LITTÉRAIRE

par Louis-Martin CHAUFFIER

INCIDENCES ⁽¹⁾ par André Gide

Un auteur qui n'est pas seulement très intelligent, mais perfide, on goûte à le lire un double plaisir. Non point un plaisir simple, mais un plaisir dédoublé et dont les attraits se combattent. Ou bien la sim- plicité de comprendre l'emprunte, et l'on regrette l'ingrément de se méfier, de recher- cher la ruse, de ne point choir dans la trappe. Ou bien c'est d'être subtil qu'on a plaisir et de suivre les jeux d'un esprit plein de subtilités qui vous tend des pièges beau- coup plus pour montrer son ingéniosité, et par plaisir, que pour vous y faire tomber, et par perversité : alors on perd le fruit des belles idées qu'il porte. On court à ce jeu l'autre risque de raffiner ses ruses, d'en voir partout, de chercher de toutes parts des intentions secrètes, de ne plus en faire qu'un prestidigitateur, de le fausser et de le diminuer ; auquel cas, il serait bien inutile de le lire, il ne vous enrichirait point.

La lecture des *Incidences* est tout à fait précieuse pour suivre l'esprit de M. Gide dans quelques-unes de ses démarches pré- férées, et en saisir quelques aspects essen- tiels. Je ne vois pas en lui un très grand écrivain, je dirai tantôt pourquoi (bien qu'il soit un des plus grands écrivains de ce temps, qui en compte peu). Mais il est peut-être l'écrivain le plus intelligent de cette époque où l'on voit tant de bons es- prit. Si le petit jeu des parallèles n'était pas désuet, il serait amusant, et d'ailleurs vain, de l'opposer à M. de Montherlant, le- quel, à l'inverse, possède un style magni- fique — tout droit jailli de son tempéra- ment — et nulle intelligence.

M. Gide a recueilli dans ce volume un certain nombre d'articles ou d'études pa- rus de-ci de-là, la plupart dans la *Nouvelle Revue Française*. Ce n'est pas un recueil ordinaire, dans le genre de ceux où un auteur qui s'est répandu dans les gazettes, rassemble ses membres épars dès qu'il y voit la matière d'un livre. M. Gide sait choisir et discerner : il ne cueille pas tout, mais seulement l'excellent ou le signifi- catif. Il faut y chercher ou bien ses idées, ou bien ses intentions : car il ne dit pas toujours ce qu'il pense, d'une façon commune, mais le propose à ceux qui ont le goût de la recherche et des nuances. Je croirais assez volontiers, par exemple, que le premier de ses « feuillets » détachés, et qui est une note sur Romain Rolland, n'a été rapporté ici qu'à cause de cette phrase, juste, qui s'applique à M. Gide même, et lui sert discrètement de défense contre beaucoup d'autres personnes que M. Ro- main Rolland : « Il a tôt fait de prendre

pour vertu sa franchise, et comme elle est quelque peu sommaire, il a pris pour hypo- crisie ce que d'autres avaient de moins ru- dimentaire que lui. » C'est que la fran- chise n'est pas seulement une qualité de l'âme ; il lui faut encore, pour qu'elle puisse s'exprimer, une assurance, une cer- titude qui manqueront presque toujours à un esprit pénétrant et calculateur, auquel ce n'est point la sincérité qui fait défaut, mais un objet où l'appliquer. La prudence, le doute, une curiosité plus portée vers la recherche qu'attirée vers la découverte, une certaine répulsion à conclure, affir- mer, juger, jouent assez bien, mais fausse- ment l'hypocrisie.

M. Gide, dans un « billet à Angèle », se donne pour le meilleur représentant du classicisme. Il allait dire : le seul ; vous devinez que s'il se reprend et nomme MM. Julien Benda et Gonzague Truc, ce n'est point pour honorer ces écrivains, mais pour n'en point nommer d'autres. Cette malice montre assez bien un des procédés d'insinuation qui lui sont chers : mais ici, fort grossier et rudimentaire, bonne enfin pour servir d'exemple.

Je ne puis reconnaître à M. Gide cette qualité de classique. Sa définition du clas- sicisme est excellente, et les commentaires qu'il y ajoute. Nous retrouverons tout à l'heure les belles choses qu'il dit du style, et par quoi il peut donner, en effet, l'illusion d'être classique. Mais j'avoue que je cher- che en vain chez lui cet « harmonieux fais- ceau de vertus » qui lui paraît la marque essentielle du classicisme, et que, d'ail- leurs, il ne dénombre pas. Il nomme seule- ment la première, qui est la modestie. Et voici comme il l'entend : « Le triomphe de l'individualisme et le triomphe du classi- cisme se confondent. Or, le triomphe de l'individualisme est dans le renoncement à l'individualité (ce qui signifie : à la re- cherche de l'originalité). Il n'est pas une des qualités du style classique qui ne s'a- chète pour le sacrifice d'une complai- sance ». Tout ceci est la justesse même. Et ce qui suit ne vaut pas moins : « L'œu- vre classique ne sera forte et belle qu'en raison de son romantisme dompté. Un grand artiste n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible — disons mieux : devenir banal —. Et chose admirable, c'est ainsi qu'il devient le plus personnel. Tan- dis que celui qui fuit l'humanité pour lui- même n'arrive qu'à devenir particulier, bizarre, défectueux. »

Nulla définition plus exacte, plus con- centrée du véritable esprit classique. L'in- telligence de M. Gide s'applique à son ob-

(1) *Nouvelle Revue Française*.

jet, le saisit, nous en donne une vue parfaite. Mais voici la perfidie : cette définition de l'esprit classique suit justement son aveu qu'il se tient pour le meilleur représentant du classicisme ; il nous invite à reconnaître dans cette image ses propres traits ; il espère que la justesse de sa définition fera accepter bonnement son application qui n'est pas, du reste, explicite, mais simplement suggérée, afin que ce propos discret n'éveille pas notre méfiance et que nous croyions avoir établi de nous-même un rapport évident.

Malgré tant d'adresse, je ne puis consentir à donner mon suffrage à M. Gide.

Il est à l'opposé du tempérament classique, tel qu'il le définit. Il ne dompte pas son romantisme ; il s'essaye au contraire à force d'intelligence, de science, de travail et de ruse, à tirer parti d'un tempérament d'écrivain assez pauvre. Louons son étonnante réussite. Je ne vois que Flaubert qui ait pu s'élever si haut, ayant si chichement reçu les dons de l'écrivain. Entendons-nous bien là-dessus : je parle de la vigueur du tempérament d'artiste, et non des qualités de l'esprit. Et je pense que la faveur où M. Gide tint si longtemps Flaubert, venait de l'encouragement que lui donnait son exemple. Mais cette victoire sur l'expression était bien leur seul trait commun : et la difficulté de cette victoire naissait en eux d'origines bien différentes. Ne les éclairons pas, pour ne pas contrister M. Gide, qui n'aime pas qu'on daube sur Flaubert, d'ailleurs, je n'en ai pas le goût, j'éprouve, à voir moquer le vaillant ermite de Croisset, le même sentiment que lui de facile injustice et de basse profanation, car il faudrait en même temps glorifier sa grandeur. Contentons-nous de faire remarquer quels fruits différents porta leur triomphe, et de chercher dans cette opposition la raison du détachement de Gide enfin vainqueur : il ne sentait plus le besoin d'un soutien, Flaubert ne lui fut plus de rien. Ils n'étaient reliés que par leurs déficiences.

M. Gide s'est donc attaché à voiler la maigreur de son tempérament. Sans atteindre à la magnificence, il a réalisé une sorte de perfection mesurée, qui est bien une domination, non de son romantisme, mais de la langue — et admirable. Il comprend tout, il a un goût exquis, et l'intelligence la plus fine, la plus nuancée ; en outre un goût presque vicieux des restrictions, des sous-entendus, des allusions, des suggestions, dont il a fait une vertu. Avec de tels dons — et ceux-là lui furent prodigués — on a beau jeu pour régner tyranniquement sur le peuple massif, mais sans réaction, des mots et des formes de langage. Sans artifices, remarquez-le : il n'est pas un grammairien. Les grammairiens — dont la triste espèce naît — n'ont d'autre souci que l'expression : ils veulent à toute force montrer qu'ils connaissent tous les tours de la langue, et n'hésiteront pas, entre deux formes qui se proposent, à choisir la plus compliquée, qui témoignera à l'instant de leur maîtrise d'acrobates. Peu

importe qu'ils n'aient rien à dire, s'ils le disent avec affectation. M. Gide, qui dort en savoir autant qu'eux, soumet la forme à la substance ; il ne recule pas devant l'incorrection, mais ce n'est jamais par ignorance ou négligence. Les pédants ne sauraient comprendre qu'une tache puisse embellir.

C'est là-dessus que M. Gide se fonde pour dire qu'il est classique. Il en tire un autre avantage : il fait croire qu'il a des passions, puisqu'il affirme qu'il les dompte. Massis le prétend possédé. Il y a du vrai là-dedans : il a un certain goût de pervertir les esprits sans y toucher. C'est là sa seule passion. Or, bien loin de la dompter, nous voyons qu'il la satisfait, les voies souterraines qu'elle suit ne mordant pas sur la surface lisse, à ciel ouvert. Je n'en suis pas autrement incommodé. Mais nous voici loin de l'esprit classique. Il est plus et moins que cela ; autre chose enfin.

Toutes les restrictions que je viens de faire ne tendent qu'à détruire les fausses images que M. Gide nous offre de lui-même ; point du tout à le diminuer. Il se connaît parfaitement ; je veux dire qu'il connaît parfaitement ses ressources ; il a donc appliqué son talent aux matières même où il en trouverait le meilleur usage, où ce qui lui manque ne serait pas indispensable. En reconnaissant ses limites, on ne peut donc lui en faire reproche : son discernement, au contraire, fera l'admiration. Il a pris bien soin d'établir une judicieuse distinction entre le roman et les « récits » qu'il publie. J'aurais aimé qu'il la commentât, je ne sache pas qu'il l'ait fait. Mais il l'illustre, tout au moins, dans ce chapitre où il s'amuse à choisir les dix romans français qui ont ses préférences. S'il n'eût écouté que son goût le plus rigoureux, il se fût contenté d'en nommer deux : la *Chartreuse* et les *Liaisons*. C'est que « où la France excelle à (ses) yeux, ce n'est pas dans le roman. La France est un pays de moralistes, d'incomparables artistes, de compositeurs et d'architectes, d'orateurs. Qu'opposeront les étrangers à Montaigne, à Pascal, à Molière, à Bossuet, à Racine ? Mais, par contre, qu'est-ce, qu'un Le Sage auprès d'un Fielding ou d'un Cervantès ? Qu'un abbé Prévost au regard d'un de Foë ? et même : qu'est-ce qu'un Balzac en face d'un Dostoïewsky ? Ou, si l'on préfère qu'est-ce qu'une *Princesse de Clèves* à côté d'un *Britannicus* ? »

Rien à reprendre : la France ne brille pas dans le roman, et les œuvres romanesques les plus remarquables ne sont justement pas de vrais romans. Une seule exception : Balzac. C'est le seul point où je me sépare de M. Gide. Comparer Balzac et Dostoïewsky est une faute : ils n'ont point de commune mesure. Quant à préférer l'un à l'autre, c'est affaire de goût personnel, et les raisons qu'on peut invoquer — particulièrement M. Gide — sont de sensibilité pure. Cela n'ôte rien de leur prix : mais cela interdit qu'on en tire argument pour fonder, même pour illustrer une idée générale.

Il se trouve que, par une rencontre mer-

veill
de A
gais
nom
va n
peu
mèn
Bell
de F
four
riva
et s
Pou
et p
point
et à
celle
de l
quel
s'il
M. G
gître
Vo
trou
la P
(ou
flexi
plus
te, l
Amo
vois
Rom
conn
On
sant
cessi
tes,
chît
une
le se
Mais
la fe
et d
man
qui
frag
soit
n'aff
cord
diffe
je v
vise
et d
rale,
rien
instr
trer
vie.
core
éclat
le r
cons
qui
et p
cara
figu
bien
espè
de c
de n
tour.
sem

le veillesse, non seulement je suis de l'avis
nt de M. Gide quand il dit que le génie fran-
ne çais est opposé au roman, mais j'eusse
nt nommé les dix romans qu'il préfère. Cela
ar même si bien que, où il se prononce un
né peu au hasard, je me fusse prononcé de
se même, avec plus d'assurance. La *Cousine
Bette* me paraît le roman le plus parfait
de Balzac ; et voici tantôt dix ans que je
un fournis des lecteurs à la *Marianne* de Ma-
les rivaux. Cependant M. Gide est M. Gide,
te et son article fut écrit au début de 1913.
ai Pour établir entre nous quelque différence,
er- et profiter de deux avantages qu'il n'avait
là point, je remplacerais volontiers *Germinal*
p- et *Manon Lescaut* par *l'Immoraliste* et
cs cette sorte de roman enclos dans l'œuvre
nt de Proust : *Un amour de Swann*. J'ai
Je quelque raison de croire qu'en 1924, et
is s'il pouvait, sans vanité, avouer son goût,
st M. Gide approuverait ce remplacement lé-
n. gitime.

Voici donc la liste complète : la *Char-
treuse de Parme*, les *Liaisons dangereuses*,
la *Princesse de Clèves*, *Manon Lescaut*
ou *l'Immoraliste*, *Dominique* (à la ré-
flexion peut-être sacrifierais-je *Dominique*
plus volontiers que *Manon*), la *Cousine Bet-
te*, *Madame Bovary*, *Germinal* (ou : *Un
Amour de Swann*), la *Vie de Marianne*. Je
vois qu'il en manque un : ce doit être le
Roman bourgeois. Mais j'avoue ne le point
connaître.

On remarquera que M. Gide, en choisissant ces dix romans, ne fait aucune concession, et que son goût pour les moralistes, les artistes, les compositeurs, les architectes, se manifeste clairement dans une liste où la *Cousine Bette* est peut-être le seul roman qui résiste à une définition. Mais il semble que les raisons qui font à la fois M. Gide nommer ces dix livres-là et dénier aux Français la qualité de romanciers, sont toute différentes de celles qui me conduisent à lui donner mon suffrage. Ce qu'il aime, c'est qu'un roman soit écrit pour le plaisir, et proprement n'affirme rien. Nous serions là-dessus d'accord, n'était une petite nuance qui modifie du tout cette appréciation délicate : je voudrais simplement que le roman ne vise point à rien affirmer. Or, en France, et dans un pays où fleurit l'analyse morale, le romancier d'analyse ne prétend rien prouver, mais le seul usage de son instrument d'introspection l'amène à illustrer des vérités morales, ou à sortir de la vie. C'est ce que M. Gide n'aime pas — encore qu'il en soit lui-même un exemple éclatant — et c'est ce qui m'enchantait. Où le roman français me déçoit, c'est par la construction abstraite de ses personnages, qui ne sont point des hommes tout entiers, et pleins de contradictions et réellement caractérisés, mais des types, des sortes de figurations animées de telle qualité morale bien définie, ou de tel vice, ou de telle espèce sociale, que, si je cherche la raison de cette congélation, de ce goût d'étudier, de peindre l'« homme en général » qui détourne le romancier du champ merveilleusement vivant des complications indivi-

duelles, je me rencontre une fois encore avec M. Gide. Car il écrit :

« Le jour où la Rochetoucault s'avisa de ramener et réduire aux incitations de l'amour-propre les mouvements de notre cœur, je doute s'il fit tant preuve d'une perspicacité singulière, ou plutôt s'il n'arrêta pas l'effort d'une plus indiscreète investigation. Une fois la formule trouvée, l'on s'y tint, et durant deux siècles et plus, on vécut avec cette explication... Grâce à quoi tout ce qu'il y a de contradictions dans l'âme humaine échappe (au psychologue)... Toute théorie n'est bonne que si elle permet, non le repos, mais le plus grand travail... » Il faut bien lire toute cette page. Elle est d'une justesse, d'une finesse admirables.

Cependant, j'écrivais, sur le même thème, sans connaître le feuillet de Gide, dans la *Revue critique* de mai, une brève étude où je disais, avec moins de lenteur dans l'expression, des choses analogues. Et notamment : « Ces deux idées fausses de la simplicité du caractère ou de son impenétrable mystère, qui détournent également de l'étude, sont tellement établies, surtout depuis le xviii^e siècle que la recherche de l'homme n'a fait pour ainsi dire aucun progrès depuis Montaigne jusqu'à ces dernières années ».

Il est bien vrai qu'une théorie de l'homme n'est bonne que si elle permet le plus grand travail. Sans elle, nous voyons ce mécanisme de l'image, qui gâte tant de grands écrivains, et ne fixe que des apparences bizarres et furtives, dans une recherche monotone de l'originalité. Si l'on s'y arrête au contraire, on ne sait rien des modes infinis du développement des caractères, de ces enchevêtrements, ces échanges de vertus et de vices, ces accidents innombrables que réserve la vie, ces constants démentis apparents à la logique intérieure, qui dérangent le savant moraliste abstrait, qui l'égarant, s'il est présomptueux et prétend juger en toute ignorance de cause.

Voilà un feuilleton que je pourrais intituler : divagations. C'est le danger d'une matière trop riche. Un livre de la qualité, de la variété des *Incidences* ne se prête pas à l'analyse. On ne peut, d'autre part, en quelques colonnes, entreprendre sans ridicule une étude de l'esprit, de l'art, de l'œuvre de M. Gide ; alors, on est forcé de grappiller au hasard. Il y a, à l'heure actuelle, trois écrivains français qui nous empêchent de sentir trop durement la médiocrité d'une époque qui tout de même les a produits : ce sont l'abbé Brémond, M. Gide et M. Valéry. Proust et Barrès devraient encore être vivants : ajoutons-les à cette liste, qui même ainsi n'est pas trop longue. Pour M. France, il est d'un autre âge, et, d'ailleurs, en conscience, je ne puis le placer si haut : le style n'est pas tout. Hélas ! hélas ! ceux-là vieillissent, et je ne vois nulle étoile se lever.

Louis Martin-Chauffier.